

Commencer à deux

DU MÊME AUTEUR

*Le devenir peinture*, L'Harmattan, 1996

*Faute de Style*, Confer-ESAD Strasbourg, 1998

*Le jeu de l'exposition* (avec J.-L. Deotte), L'Harmattan, 1998

*Art et industrie*, Circé, 1999

*Du commun*, Circé, 2001

*La couleur sans éloquence*, Encre et lumière, 2003

*Le différend esthétique*, Circé, 2004

*L'art au temps des appareils* (dir.), L'Harmattan, 2006

*Éloge de l'aspect*, éditions Mix., 2006

*Faire place*, éditions Mix., 2006 (1<sup>er</sup> édition, épuisée)

*Faire place*, éditions Mix., 2009 (2<sup>e</sup> édition, augmentée)

Pierre-Damien Huyghe **Commencer à deux**

Propos sur l'architecture comme méthode

[www.editionsmix.org](http://www.editionsmix.org)

© éditions Mix., 2009  
ISBN : 978-2-914722-82-7

éditions 

28, av. de Laumière - Paris 19

En hommage à Jacques Derrida

## **I. ARCHITECTURE PREMIÈRE, ARCHITECTURE SECONDE**

### **I.1 DU PENSABLE**

Nous allons traiter d'architecture, de présence d'idées dans le monde, de réalisation de projets, de mise en œuvre de techniques. Mais pour cela, comment commencer ? Husserl nous invitait à tout reprendre « à partir des choses mêmes ». Descartes avant lui avait posé que le préalable à tout commencement véritable consistait à rejeter les opinions qu'on avait pu un jour ou l'autre « recevoir en sa créance ». Je ne prendrai pas cet illustre chemin, incapable que je suis de me débarrasser de l'idée que ce que les humains peuvent formuler à chacune de leurs générations est précédé par le « pensable » des générations antérieures. Le « propre » de chaque époque ne parvient à se réaliser et, de là, à s'inscrire dans cette mémoire qu'est la culture qu'en s'exposant à l'autorité des savoirs et des savoir-faire déjà déposés et retenus, qu'en définissant sa relation, plus ou moins critique, plus ou moins originale, avec ces

savoirs et ces savoir-faire. Si chaque moment historique parvient à ne pas se considérer lui-même comme l'exacte répétition d'un autre, s'il y a des évolutions dans l'esprit de soi et quelque chose comme un sentiment d'originalité, ce sentiment est finalement toujours relatif. Il ne prend consistance pour lui-même qu'en repérant dans les sources passées elles-mêmes du pas encore formulé tout à fait, du pas encore explicite. Chaque génération nouvelle est ainsi susceptible de se rendre compte mieux que jamais de la portée de telle ou telle position autrefois présentée. Par là, dans tous les sens du verbe que je vais dire, elle « réalise » quelque chose du passé. C'est à mes yeux aujourd'hui une bonne question – une question opportune – que celle de savoir ce que nous sommes en train de réaliser de la philosophie avec laquelle et à partir de laquelle l'occident a entamé son existence. On pourra répondre beaucoup, peu ou rien. Mais il faut poser la question, ne serait-ce que pour ne pas abandonner tout effort de caractérisation des valeurs susceptibles de guider nos conduites et nos décisions aux pesanteurs d'une autre tradition, religieuse elle, et sûrement moins ouverte à la discussion. Ce retour appartient aux possibilités actuelles de notre monde. Il relève lui-même du pensable.

Au reste, l'invitation qui m'a été adressée de participer aux journées *Traverse(s) 08* de Saint-Étienne m'autorise, volontairement ou non, à procéder de la sorte. Alain Renaud, qui a rédigé cette invitation, ne demande-t-

il pas qu'on s'intéresse « à la lumineuse question par laquelle Gilles Deleuze interpellait les étudiants de la *Femis* : qu'est-ce qu'avoir une idée en quelque chose ? » Or cette formule, à cause de sa façon de porter à l'attention la valeur du « en », fait pour moi assez littéralement écho à une réflexion du *Timée* de Platon, réflexion que j'ai eu naguère l'occasion de commenter en portant attention à sa formulation en grec<sup>1</sup>. Le texte qui présente cette réflexion – c'est le fameux passage sur la *chôra* dont Jacques Derrida signala si brillamment l'enjeu – entend décrire ce qu'il en est de ce « en » où de l'idéalité se trouve. Le caractère extrêmement patent des métaphores « séminales » sans lesquelles Platon, semble-t-il, ne parviendrait pas au bout de sa peine a fini par occulter, dans les traductions, un petit mot essentiel du grec originel : *pou*, « en ». « En » quoi y-a-t-il de l'idée, « en » quoi y a-t-il de l'idéal, « en » quoi, éventuellement, n'y en a-t-il pas ? Telles étaient, déjà, les questions de Platon. La phrase de Gilles Deleuze, qu'elle le veuille ou non, signale de fait la contemporanéité de ces questions et manifeste qu'elles s'inscrivent encore pour nous au registre de ce que je viens d'appeler « le pensable ». La philosophie a lié l'une de ses « compétences » majeures, on voudra bien, je l'espère, excuser le vocabulaire que je vais employer, à la « pensabilité » de quelques formules certes lancées il y a vingt-cinq siècles, mais

---

1 Pierre-Damien Huyghe, *Le devenir peinture*, L'Harmattan, 1996, p. 109-134.